

# Question, problème, problématique, problématisation initiale<sup>1</sup>

Pierre Windecker

Hon., Lycée Édouard-Branly, Nogent-sur-Marne

## « Question », « problème », « problématique » dans le langage courant

Les questions ou problèmes philosophiques ne sont pas les questions ou problèmes affrontés par un mathématicien ou un enquêteur de police. Nous disons bien, cependant, que ce sont des « questions » et des « problèmes ».

Si quelque chose nous retient d'abord d'attendre quoi que ce soit de ces comparaisons, c'est que nous sommes conscients qu'il serait absurde d'aborder ici la définition par la recherche du genre et de la différence spécifique. Ce n'est pas en partant d'une classification générale des questions et des problèmes qu'on arriverait à comprendre ce que peuvent être une « question » ou un « problème » en philosophie, ni ce qu'il peut y avoir de « philosophique » dans une question ou un problème.

Mais cela ne fait que rendre d'abord plus mystérieux le fait qu'on parle quand même de « questions » et de « problèmes » philosophiques.

Le mystère commence à se dissiper si on considère qu'une classification n'aurait de sens que si on pouvait arriver à faire parler directement les choses, si on pouvait parvenir à les contraindre à énoncer elles-mêmes leurs caractères, comme ont voulu le faire les naturalistes ou les chimistes. Alors qu'en philosophie, au contraire, on ne cesse jamais d'aller vers les choses par les mots, on doit assumer jusqu'au bout le fait qu'on ne peut aborder la réalité que par le langage – en élevant le mot à la « notion ». C'est pourquoi, décidément, la meilleure manière d'aller vers ce que nous

---

<sup>1</sup> On pourrait (légitimement) regretter qu'aucun exemple ne soit donné dans cet article. Je me permets de renvoyer à l'article d'Alain Champseix sur *La Dissertation philosophique dans les classes de terminales générales et technologiques* : <http://www.appep.net/mat/2016/10/Champseix-La-dissertation-en-terminale.pdf> . Il comporte deux exemples, dont un traité avec une très grande précision et qui permettra de donner un sens plus concret à ce qui est avancé ici.

pouvons entendre par « question » ou « problème » philosophiques est de passer par les *notions* de « question » et de « problème », qui sont par elles-mêmes étrangères à toute visée de conceptualisation générique ou spécifique.

Autant dire que nous devons commencer par nous demander ce que nous appelons « question » ou « problème », voire « problématique », dans la vie courante.

**1) Question.** « Quelle heure est-il ? » est une question. Elle n'indique pas si une réponse est possible. Elle ne désigne pourtant pas d'obstacle qui pourrait s'y opposer. Mais elle n'indique pas non plus de moyen pour en chercher une. Si une réponse est donnée, elle viendra donc vers la question *de l'extérieur*.

**2) Problème.** « Comment déterminer à peu près l'heure qu'il est si l'on ne dispose pas de montre pour l'indiquer et qu'il n'y a aucune personne de confiance à qui la demander ? ». Pas de doute, nous voilà confrontés à un problème. Accidentellement (pas vraiment accidentellement, bien sûr), on retrouve une des significations du grec *problèma* : ce qui est jeté devant nous comme un obstacle. L'obstacle, ici, consiste en ce que les conditions habituellement présupposées pour qu'une réponse soit possible sont absentes. Il invite à se retourner vers la chose même – à savoir vers ce qu'on appelle « l'heure » sans y faire généralement plus attention – pour voir si une réponse est tout de même possible.

**3) Problématique.** Or, « l'heure », c'est une détermination à la fois géographique et astronomique du temps. « Comment déterminer à peu près l'heure qu'il est tant que le soleil est visible ? Il nous faut pour cela savoir à peu près en quelle période de l'année nous sommes, sur quel parallèle nous nous trouvons, et il nous faut pouvoir déterminer à peu près les quatre directions de l'espace autour de nous – sans nous référer au soleil, bien sûr, afin de ne pas tomber dans un cercle. » Là, les voies d'une recherche possible sont dégagées et tracées. On peut dire que, maintenant, nous avons réellement « problématisé » la question de la détermination de l'heure, et il arrive qu'on appelle le programme de recherche que nous venons d'élaborer une « problématique ». Cette problématique, toutefois, *ne doit rien* au problème auquel nous nous sommes heurtés. L'obstacle rencontré ne s'est pas retourné *de lui-même* en médiation vers l'essentiel. Tout au plus nous a-t-il forcés, de manière accidentelle et du point de vue subjectif, à nous tourner de ce côté pour y chercher une solution.

-----

## Question, problème, problématique philosophiques

Pour ne pas faire semblant d'entretenir un faux suspense, autant dire tout de suite ce à quoi nous nous attendons : dans la réflexion philosophique, dans la dissertation en particulier, il n'y a, à l'opposé de ce qui se passait lorsque nous cherchions à déterminer l'heure, aucune extériorité entre question, problème et problématique. Au contraire, la question ne prend de sens philosophique que si elle est saisie (et donc, d'abord, élaborée) comme problème, et le problème n'est véritablement saisi et posé philosophiquement qu'autant qu'il amorce de lui-même son retournement en chemin (*méthodos*) de recherche, c'est-à-dire, si l'on veut conserver ce terme, en « problématique ». Maintenant, il faut voir ça de plus près.

### **1) Question et problème.**

Sans doute arrive-t-il que des philosophes se posent des questions qu'on n'a pas coutume de poser en ces termes dans la vie courante : *Doit-on concevoir le sens comme immanent à la « communication » ? Quand on parle de « la vérité », se réfère-t-on nécessairement à une vérité substantielle ?* Les questions proposées à nos élèves comme sujets de dissertation sont d'une autre sorte : ce sont des questions qui, au moins, *paraissent* avoir un sens immédiat ou même pouvoir se poser de manière urgente dans la vie. Elles peuvent concerner, par exemple, nos désirs (*Faut-il satisfaire tous ses désirs pour être heureux ?*), le sens de nos obligations (*Doit-on ne jamais mentir ?*), notre intérêt pour la connaissance (*N'y a-t-il de vrai que ce qui est démontrable ?*), les enjeux de la vie politique (*L'action politique doit-elle se borner à la recherche du moindre mal ?*), etc.

Il n'y a pourtant pas la moindre différence entre toutes ces questions, dès lors qu'elles sont d'abord entendues, puis traitées, philosophiquement. Ce qu'elles ont de commun au premier regard, c'est de ne pas pouvoir recevoir de réponse immédiate : on ne se les pose en effet que parce que la pensée se heurte à une « difficulté », comme disait Descartes, à un obstacle qui se met en travers de la réponse, c'est-à-dire à un problème. Mais il ne suffit-il pas de dire cela. Il faut ajouter que le sens qu'elles prennent n'est *philosophique* qu'à proportion de la manière dont elles parviennent à s'articuler précisément à ce qui, en elles, fait aussitôt difficulté pour la pensée. Elles ne deviennent philosophiques que si l'on comprend que le sens qu'on doit leur donner dépend entièrement de la possibilité de faire surgir un « problème ». C'est pourquoi, si l'on « se heurte » bien, en un sens, à un problème (à un obstacle), il ne s'agit pas pour autant d'un problème qu'on aurait seulement *rencontré*, mais beaucoup plus

essentiellement d'un problème qu'il a fallu d'abord « *soulever* » soi-même pour (se) le poser, c'est-à-dire pour le « *poser* » en quelque sorte devant soi. Tout se passe donc ici comme s'il fallait se mettre soi-même en difficulté en rejetant d'emblée toute idée de recours possible à une montre ou à un informateur que l'on supposerait fiables pour commencer à s'enquérir valablement de l'heure.

## **2) Problème et problématisation (ou cheminement problématique).**

De même que le problème, donc, n'est pas extérieur à la question, mais constitue son sens philosophique, de même la mise en mouvement d'une démarche problématique afin d'y répondre n'est pas quelque chose qui viendrait de l'extérieur s'adjoindre au problème soulevé : au contraire, c'est la manière même dont, dans la pensée, la difficulté s'articule, dont l'obstacle se formule, qui initie déjà la recherche et lui permet ensuite de se poursuivre. Pour « poser » le problème (l'obstacle), il faut, a-t-on remarqué, savoir le « soulever » ; or, si le soulever, ce n'est certainement pas le supprimer, c'est en tout cas le « soupeser » (penser, *pensare*, c'est « peser » les choses), c'est donc se donner les moyens de le déplacer (d'en déplacer les termes si la pensée en éprouve le besoin), jusqu'à un certain point de le lever (de le résoudre).

Problématiser, c'est donc déterminer au fur et à mesure, et en commençant tout de suite, les termes conceptuels dans lesquels le problème doit être posé (la « difficulté » formulée) pour qu'il puisse à la fois livrer le sens de la question et permettre d'y répondre. Tout se passe en somme ici comme s'il était nécessaire et suffisant de prendre conscience qu'on ne doit pas chercher de montre, ni personne alentour pour se renseigner sur l'heure, pour retrouver<sup>2</sup> *de ce fait même* la signification astronomique et géographique de l'heure et entreprendre son calcul.

## **3) Le premier moteur : une problématisation initiale plutôt que la présentation complète de la « problématique » de la dissertation.**

Il faut remarquer que la condition d'une telle démarche n'est pas qu'une « problématique » *complète* soit construite au début et annoncée comme articulant le « plan » de la dissertation à venir. L'effort de problématisation doit bien entendu commencer tout de suite : mais il se poursuit d'un bout à l'autre de la dissertation, jusqu'à la conclusion. Les résultats d'étape du questionnement pouvant modifier le

---

<sup>2</sup> Dans le cas de « l'heure », il ne s'agit que d'en *retrouver* la signification. Dans celui de la problématisation philosophique d'une question, il s'agit de tout autre chose : comme on y insistera un peu plus loin, il s'agit de *trouver* cette signification, ce qui est ici la même chose que l'*élaborer*, parce qu'elle n'est encore inscrite nulle part.

cours de celui-ci d'une manière qui, en droit, n'est pas prévisible (même si, en fait, l'auteur de la copie, ayant réfléchi « au brouillon », sait où il va), on ne peut pas exiger, d'un point de vue philosophique, qu'une « problématique » complète soit proposée dès le début. Même si le travail de problématisation initial permet de dégager un premier ensemble de questions liées entre elles (ce qui est ce qu'on peut souhaiter de mieux), cela ne signifie donc pas que ces questions pourraient valoir comme l'annonce d'un cheminement problématique dont elles indiqueraient déjà les étapes<sup>3</sup>.

#### **4) Il ne peut pas exister de « problèmes » ou de « problématiques » prédéfinis.**

Comme on le voit, le lien entre la question initiale et le travail de problématisation qui se poursuit à travers toute la dissertation ne peut jamais être rompu. Le « problème » n'est lui-même que la médiation à la fois mobile et permanente qui les relie.

Il s'ensuit deux conséquences importantes, selon qu'on rapporte le problème à la problématisation qui permet de le déployer et de le traiter ou à la question qu'il permet d'assumer.

D'abord, la solidarité entre le problème et la démarche de problématisation implique que la formulation du problème, sans être livrée à l'arbitraire, tout en permettant même, au contraire, que se reconnaisse toujours entre toutes les formulations possibles un certain « air de famille » lié à l'analyse des concepts et à la mise en œuvre de distinctions conceptuelles (cet « air de famille » dessine en même temps les limites pertinentes du sujet), ne sera jamais exactement la même, mais variera nécessairement en fonction des voies de problématisation qui auront été frayées dans chaque dissertation. Par « problème », on n'entend donc jamais un problème parfaitement univoque et qui devrait être formulé de la même façon dans toutes les dissertations portant sur un même sujet. Cela importe évidemment lorsqu'il s'agit d'apprendre aux élèves à faire une dissertation, de proposer des corrections à celles qu'ils ont faites, ou de les évaluer.

La deuxième conséquence tient à l'intimité (au sens où *l'intimus*, c'est ce qui est le plus au-dedans) qui relie le problème à la question initiale : le problème, même s'il n'en existe pas de formulation unique, est toujours *celui* que soulève cette question. En réalité, dire qu'il n'en existe pas de formulation unique et dire qu'il reste lié à la singularité d'une question revient au même : cela signifie qu'il ne s'agit jamais simplement d'un problème qui serait déjà connu par ailleurs et qu'on n'aurait plus

---

<sup>3</sup> Si on préfère malgré cela qu'un plan soit annoncé (cela peut être discuté), ce doit donc être seulement dans le souci rhétorique de faciliter l'attention du lecteur.

qu'à identifier, qu'à *reconnaître* dans le contexte particulier de cette question pour que l'affaire puisse alors être traitée selon une routine, en utilisant simplement des moyens supposés conceptuels déjà reconnus comme lui étant appropriés. Au contraire, il en va des « problèmes » auxquels mènent les questions quand elles sont assumées philosophiquement exactement comme des « problèmes » que l'on est amené à se poser dans la vie : ils sont toujours nouveaux au moins par quelque aspect, parce qu'ils se rapportent à des questions qui, par un côté au moins, peuvent nous déconcerter. On doit reconnaître que la pensée et la vie ne cessent jamais d'excéder ainsi les « compétences » que nous pouvons supposer acquises, et que nous ne pouvons être à hauteur des tâches qu'elles nous imposent que si nous comprenons cet excès, et si nous apprenons à nous mesurer à cet excès.

Cela ne veut pas dire que l'*expérience* de la réflexion sur des problèmes et la *culture* qui s'ensuit ne serviraient à rien : c'est même l'exact contraire qui est vrai, comme on le voit au fait qu'il y a *chez tous les élèves* (les bons et les moins bons, voire ceux qui ne sont pas parvenus à surmonter de grandes difficultés) une différence considérable entre ce qu'ils auraient pu faire avant d'entrer en Terminale et de faire de la philosophie et ce qu'ils sont capables de faire après. Mais cela implique directement qu'il serait pour le moins hasardé de vouloir remplacer la dissertation par des exercices plus proches de l'idéal d'une simple application de procédures, ou – les deux tentations vont ensemble – de vouloir remplacer un programme de notions par un programme de problèmes ou de problématiques prédéfinis. Il serait illusoire, s'il s'agit d'apprendre aux élèves à s'orienter dans la pensée (et, accessoirement, dans la vie), c'est-à-dire à *entrer dans le problème*, d'essayer de le faire seulement par le biais de l'acquisition de « compétences » qu'ils auraient acquises au cours de l'année au cours de la visite guidée (si réfléchie et si méthodique soit-elle) d'un magasin où les « problèmes » seraient d'avance classés et entreposés.

\* \* \*

### **Note complémentaire**

La comparaison entre les quelques sujets de dissertation énoncés à titre d'exemples sous l'intertitre *Question et problème* et la question *Quelle heure est-il ?* s'est limitée à un point de vue si l'on peut dire « méthodologique » : il s'agissait de confronter deux cheminements, deux démarches, pour faire ressortir la spécificité de la problématisation philosophique d'une question, notamment dans la dissertation.

Ce faisant, on a dû laisser de côté une différence de signification beaucoup plus essentielle, qui est entièrement solidaire de cette différence de forme, mais que l'explication de cette dernière ne suffit pas à exprimer. Il faut donc en dire un mot.

On ne s'interroge jamais sur l'heure qu'il est dans un but précis qui n'a rien à voir avec la signification de l'heure elle-même – par exemple, on ne veut pas manquer un rendez-vous. C'est précisément la raison pour laquelle la réponse seule importe : elle n'est pas seulement, comme on l'a vu, indépendante du moyen utilisé pour l'obtenir ; il faut ajouter maintenant qu'elle lui est totalement *indifférente*.

Au contraire, il suffit de poser les questions dans lesquelles consistent les sujets de dissertation que nous avons évoqués, ou plutôt *il suffit de commencer à les problématiser philosophiquement* pour comprendre que ce traitement des questions a sa valeur en lui-même, qui ne se confondra plus jamais, désormais, avec la représentation qu'on pouvait le cas échéant se faire à l'avance du « service » qu'on pourrait tirer du fait d'y avoir répondu. Pourquoi ? Tout simplement parce que le bien effectif (et non plus le service attendu) qu'on pourra éventuellement retirer de ce traitement ne lui sera de toute façon jamais rien d'extérieur, qu'il ne pourra jamais s'en détacher comme un résultat qui vaudrait par lui-même en-dehors de son mode de production, alors qu'inversement la valeur propre de ce traitement des questions excèdera toujours le bien qui pourrait en résulter. Cela ne justifie pas un instant le cliché selon lequel les « questions philosophiques » n'appelleraient pas de réponse. Mais cela signifie que la valeur de ces réponses demeure inséparable du fait qu'elles ne peuvent être comprises que comme étant elles-mêmes problématiques, et cela dans le sens même où la question de départ a d'abord dû être saisie problématiquement, c'est-à-dire dire qu'on pourrait toujours reprendre le questionnement à leur propos pour les interroger plus avant sur leur signification. Ainsi, problématiser philosophiquement une question, c'est, pour un élève, commencer à faire, même de manière modeste et limitée, l'expérience inoubliable du fait qu'il est impossible de chercher quelque lumière de la « vérité » pour éclairer la vie sans que cela se retourne un peu, au moins pendant ce court moment, en une orientation de la vie elle-même vers le souci, l'exigence et la recherche de la vérité.